

Ceffonds, le 19 juillet 1922.

5490



Chère Amie

Votre lettre de Camont me donne de matière de vos nouvelles. Me vous inquiétez pas de ce que vous ne pourrez pas me répondre. Il ne faut pas vous fatiguer. Mes lettres sont en place de visite et je les écris pour vous distraire un moment.

Je vous raconterai donc le dernier malheur qui m'est arrivé. Demanche dernier, vers quatre heures, j'étais dans mon jardin à cueillir des cassis pour les confitures que je devais faire le lendemain, quand survint inopinément un orage des plus violents. Comme il ne pleuvait pas et que j'étais relativement abrité par ma maison, je continuais ma cueillette. Et, voici que j'entendis un bruit thident comme la détonation d'une bombe ou bien certains coups de tonnerre très secs dans les orages de grêle. Je crus d'abord à un coup de tonnerre, mais, comme la pluie venait et que je retournais à la maison, je m'aperçus d'un grand vide au bout de mon petit parc. Un saule énorme qui me couvrait du côté de la route de Montcey-en-Yver avait disparu. C'était un fort bel arbre, et plus que centenaire. Il avait certainement vu Napoléon se rendant à Brienne pour y faire bataille. Son saule avait été torturé et rompu à deux

1886
marcher au sol, et ses débris jonchaient
au tour la graine voisine. Comme il était
large et haut, il avait, en tombant, décapité
trois tilleuls, que j'avais taillés en qui gardaient
encore leurs branches de fleurs; maintenant leurs
branches pendaient lamentables. Un vrai désastre.
Et il va me falloir un bûcheron pour débiter toute
cette ruine.

Pendant dix-sept ans j'ai fait ma cuisine
moi-même. Ma vieille cuisinière est revenue
le 8 juillet, et elle reste, provisoirement toujours,
ce qui va me procurer quelques semaines de répit.
Mais je ne sais pas comment je sortirai de cette
impasse. Je ne trouve rien qui vaille. Une veuve
de guerre, a maigre folle, s'était engagée à entrer
à mon service le 1^{er} juillet; elle n'est pas venue, et
je m'en fâche. Une autre veuve de guerre est venue
s'annoncer hier; celle-ci n'est pas folle dans le
même sens que l'autre, mais elle a une réputation
d'impétuosité qui la compromet singulièrement. Je
voudrais trouver une personne à peu près honnête.
Si je n'avais pas autre chose à faire, je deviendrais
fort compétent en matière de cuisine. Je réussis à
merveille les panades et les bouillons de légumes,
aussi les compotes. Je suis moins fort sur les viandes,
parce que je mange très peu de viande.

L'été jusqu'à présent est fort triste,
la politique aussi. Votre ami Poincaré a une rude
besogne. Il ne s'endort pas, mais quel pélerin
que celui de la politique européenne!...

Voici Julian candidat au fauteuil

que Duchesne laisse vacant à l'Académie
française. Il a pour compétiteurs un certain abbé
Brimond, que je connais beaucoup, et qui est
un homme tout à fait remarquable, très certainement
le meilleur écrivain religieux que possède actuellement
la France. Barré appuie sa candidature. Mais
Julien, qui s'est déjà présenté une fois, a chance de
passer cette fois-ci. Heureux les hommes de plume
qui ont une bonne cuisine et qui peuvent s'offrir
un confort académique — c'est le cas de dire —
par dessus le marché.

Quant à moi, marmonnant des lettres, je
suis très fatigué en ce moment, et je n'ai pas fait
grand chose depuis trois mois que je suis ici. Maintenant
je vais me mettre à corriger les épreuves d'une
traduction complète du Nouveau Testament, que je
fais paraître en octobre. Après quoi, si je n'ai pas
trouvé de logement et que je veuille retourner à
Paris, je serai obligé de prendre pension dans quelque
maison de vieillards.

Affectueux respects.

A. Laisy

1945